
HISTOIRE D'UNE FEMME AUTRE
DOÑA CATALINA DE ERAUSO,
« LA MONJA ALFÉREZ »
HÉCTOR PÉREZ-RINCÓN

ABSTRACT. After several years of relative oblivion, the tortuous life of a seventeenth century character has regained interest. Doña Catalina de Erauso, "The Nun Ensign", came to enjoy fame while still alive. After leading an adventurous novel-like life, where it is impossible to distinguish reality and fiction, she aroused the interest of some nineteenth century writers. During the twentieth, she was briefly resurrected again, and by the early years of the current century, novels concerning her started reappearing, together with new editions of her autobiography. All this occurs at a time when "otherness", difference and transsexualism are being analyzed under the new light of gender theory and neurobiology. In this article it is reviewed the character's story through her autobiography and other recent historical and literary data.

KEY WORDS. La Monja Alférez, The Spanish Military Nun, transvestism, transsexualism, Gender Studies, transgressor characters, paradoxical characters, female soldiers, sexual ambiguity, autobiography, female condition.

Un jour de 1985, un de mes patients m'a fait un bien curieux cadeau : un vieux livre quelque peu jauni que les mites avaient raisonnablement respecté, qui a immédiatement attiré mon attention. C'était l'édition de 1830, de « *Histoire de la Monja-Alférez, Doña Catalina de Erauso, écrite par elle-même, et enrichie de notes et documents, par don Joaquín María de Ferrer* », publiée chez Bossange Père, Libraire, au 60, rue de Richelieu, à Paris, et imprimé par Gaultier-Laguionif, à l'Hôtel des Fermes, de la même ville.

Je savais à peu près, comme tous les hispano-américains, qui était ce personnage légendaire, nonne enfuisse du couvent en Espagne qui sous déguisement masculin devait voyager en Amérique Espagnole au XVII^e siècle et y mener une vie d'aventures sans nombre, mais la lecture de l'ouvrage m'a fait comprendre jusqu'à quel point ma connaissance en était superficielle. Les confessions de cette femme turbulente, la Préface de l'éditeur, les documents qu'il y a ajoutés, m'ont mis devant un « cas » du plus haut intérêt qui méritait d'une étude plus approfondie des points de

Instituto Nacional de Psiquiatría Ramón de la Fuente. Departamento de Psicología Médica, Psiquiatría y Salud Mental; Departamento de Historia de la Medicina. Facultad de Medicina, Universidad Nacional Autónoma de México. / perezrh@imp.edu.mx

vues historique et médicale. Je me suis mis à l'œuvre et en 1989, une fois vérifié que l'édition originelle en espagnol de cette biographie ne se trouvait plus à la Bibliothèque Nationale à Mexico, j'ai pris la décision de faire publier une édition fac-similé privée avec une Présentation, pour fêter mon élection, cette même année, à l'Académie National de Médecine. Le titre en est : « Histoire d'une femme autre : Vie de Doña Catalina de Erauso, 'la nonne enseigné' ». *Enseigne* : officier porte-drapeau, m'a parue la traduction correcte d'*alférez*, mot provenant de l'arabe *al-fâris* : cavalier, nomme qui était donné, au XVII^e siècle, au porteur de la bannière ou drapeau de l'infanterie ou de l'étendard de la cavalerie.

Le petit bouquin a été présenté au publique à la Librairie Française à Mexico, par Madame Teresa del Conde, critique d'Art et psychologue, et par le professeur Louis Panabière, ancien professeur à Perpignan, la veille même de son départ, après son dernier séjour mexicain comme Attaché Culturel de l'Ambassade de France et Directeur de l'Institut Français de l'Amérique Latine. C'était une belle et émouvante façon de faire nos adieux. Quelques mois auparavant j'avais obtenu de l'Instituto Veracruzano de Cultura, qu'on lui octroyait le Prix Jorge Cuesta, juste reconnaissance à son œuvre sur ce poète mexicain. Il a signalé à cette occasion l'attitude que le Siècle d'Or espagnol avait adopté vis-à-vis de l'altérité et de la différence.

Don Joaquín María de Ferrer y Cafranga, gentilhomme espagnol exilé en France, biscayen comme Catalina, avait publié en 1829, chez Jules Didot, à Paris aussi, le texte original en espagnol de l'autobiographie de 1630, et l'année suivante la traduction française qui avait tombée dans mes mains, et la traduction allemande: *Die Nonne Fanhrich*, à Leipzig, chez l'éditeur Mayer. La version anglaise, *The Nun Enseign*, ne devait apparaître qu' en 1908, aux soins de l'hispanisant britannique Sir James Fitzmaurice-Kelly ; c'est pour cela que Thomas de Quincey ne pu pas consulter le texte original quand il a écrit en 1847, *The Spanish Military Nun*, élaboration littéraire d'une adaptation que Alexis de Valon avait publié à son tour dan la *Revue des Deux Mondes*. Ce roman écrit à partir des sources de seconde ou de troisième mains est truffé d'erreurs. Pour le *fumeur d'opium*, Catalina était l'exemple de la « félicité des droits naturels », du « droit imprescriptible à la liberté » et de la « félicité étrange à ce monde ». Le romancier anglais, qui avait écrit *De l'assassinat considéré comme une des beaux-arts* s'était sans doute identifié à la conduite sociopathique du personnage.

A la fin de la biographie de Catalina, Ferrer publia dans son édition quelques pièces d'archive et certificats prouvant la véracité historique des faits décrits par Erauso, et il crut même de son devoir y ajouter la « fameuse » comédie *La Monja Alférez* de don Juan Pérez de Montalván. Cette pièce, œuvre fort peu gracieuse d'un auteur médiocre et opportuniste, élève et adepte de Lope de Vega (de qui l'auteur publia la *Fama Póstuma*) et qui



Catalina de Erauso, Séville, 1630. Francisco Pacheco.

était l'une des bêtes noires de Quevedo, se borne à mettre en scène, de la façon la plus superficielle, quelques-unes des aventures les plus connues du personnage. Après la mort de Lope, Pérez de Montalván sombra dans la démence et dû être interné dans un asile près de Madrid où il devait mourir dans l'état d'imbécillité qui lui avait d'ailleurs pronostiqué le cruel don Francisco de Quevedo. Un jour, comme les deux écrivains s'étaient rencontrés devant le tableau représentant *Saint Jérôme fouetté par les anges pour lire des livres profanes*, tout d'un coup Pérez de Montalván se mit à prononcer les premiers vers d'un quintil :

Los ángeles a porfía
Al santo azotes le dan
porque a Cicerón leía

Et Quevedo de renchérir aussitôt :

¡Cuerpo de Dios, qué sería
Si leyerá a Montalván !

Deux siècles après, la zarzuela du même titre que Carlos Cuello composa en 1866, devait obtenir un plus grand succès que la comédie du malheureux Montalván.

Après la mort de cette femme soldat en Nouvelle Espagne, en 1650, une biographie, aujourd'hui perdue, fut publiée à Mexico qui mérita trois éditions. Elles furent néanmoins connues par les historiens du XIX^e siècle, dont Vicente Rivapalacio, qui décrit dans *México a través de los siglos*, quelques-unes des aventures qui ne paraissent pas dans l'autobiographie, comme par exemple la bagarre qu'elle a eût sur un vaisseau en route vers l'Italie avec un français auquel Catalina finit par jeter à la mer où il devait se noyer.

Dans son chapitre, Rivapalacio avait reproduit un portrait de l'héroïne de cette *Histoire*, d'après la gravure que Ferrer avait mis en tête de l'édition en espagnol de 1829, tiré à son tour du tableau peint en 1630, lors de son séjour à Séville, par Pacheco, maître et beau-père de Velázquez. Le tableau avait appartenu à Berthold Shepeler, qui fut chargé d'affaires du roi de Prusse à Madrid. Ferrer obtint sa permission pour en tirer une copie quand il lui a rendu visite à Aix-la-Chapelle. De Quincey assure avoir aussi connu ce tableau, bien qu'il nomme le diplomate Herr Sempeller

Un troisième portrait en est la version romantique qui n'a rien ou très peu à voir avec l'original, et qui se trouve au Musée de l'Armé, à Madrid. La toile a été attribuée à deux artistes différents : le lieutenant colonel d'infanterie José Luis del Villar ou le colonel d'artillerie Martínez Ibáñez. Dans le Musée il y a le portrait de deux autres femmes soldats : María Mayor Fernández de la Cámara y Pita, qui aida à la défense des murailles de la Coruña lors de l'assaut de Drake en 1589, et Agustina Saragossa y Domènech, qui manœuvra un canon lors du siège de Zaragoza en 1808. Mais aucune des deux femmes ne se fit prendre par un homme.

En 1894, José María de Heredia, le poète parnassien français né à Cuba, épris d'admiration pour cette *Conquérante* (« *Ivre d'un rêve héroïque et brutal* »), publia une nouvelle traduction de sa *Vie*, chez l'éditeur parisien Alphonse Lemerre.

Un demi-siècle devait s'écouler avant que le thème arrive sur l'écran. En 1944, le metteur en scène mexicain Emilio Gómez Muriel réalisa le film « La Monja Alférez » d'après le récit des aventures du personnage fait par Luis González Obregón dans son livre *Las calles de México. Leyendas y sucesidos* dont la sixième édition fut publiée cet année. Le rôle de Catalina fut confié à María Félix. Dans son article « Une transsexuelle du XVII^e siècle ? » publié en mars 1991 dans *Synapse*, le docteur Jean Garrabé (qui le

signa de son nom hispanisant : don Juan-Manuel Garrabé de Lara) posait la question de « si l'étoile mexicaine aurait pu longtemps donner le change sur son sexe à ses compagnons d'arme alors que la vraie nonne avait, si l'on en juge par le seul portrait qui était conservé d'elle, une tête de sous-off ». Un autre film sur ce sujet, cette fois-ci sous la régie de Javier Aguirre, fut réalisé en Espagne quarante ans après. Dans le film de 1986, le rôle de l'héroïne fut interprété par Esperanza Roy, actrice qui a sans doute l'habitude des nonnes laiderons parce qu'elle a aussi incarné Soeur Jerónima de la Fuente qui ne valait guère mieux.

Il paraît que à partir des dernières années du XX^e siècle il y eut un regain de l'intérêt pour le personnage.

Mercur de France publia en 1980 la traduction française du livre de Thomas de Quincey, avec une Préface de Kenneth White.

Une année après la publication de mon fac-similé, et sans le connaître, don Jesús Munarriz publia de son côté, en 1990, chez l'éditorial Hiperión, à Madrid, le texte original en espagnol de cette autobiographie, que j'avais cherché sans succès à Mexico, avec une Présentation et un Epilogue. L'année suivante, 1991, est apparue la traduction italienne, faite par Lucrezia Panunzio Cipriani, de l'édition de Munarriz : *Storia della monaca alfiere scritta da lei medesima*, chez Sellerio editore, à Palerme ; de même qu'une re-édition de *La Nonne Alferez* que José-María de Heredia avait publié en 1894, cette fois sous le titre de « *La Nonne Soldat* », chez *La Différence*, avec un Avant-propos d'Elisabeth Burgos, truffé des lieux communs du lexique psychanalytique le plus superficiel.

En 1994, Florence Delay, élue en l'an 2000 à l'Académie Française (la fille du célèbre psychiatre et écrivain qui a appartenu à la même compagnie), publia chez les éditions du Seuil, dans la collection *Fiction & Cie.*, une *Enquête* dont le titre est *Catalina*. La romancière y décrit sa quête d'un personnage qui devait devenir celui d'une pièce de théâtre, ses difficultés pour le saisir en profondeur et pour bien arriver à son but, et les relations littéraires qu'elle a établie avec tous ceux qui se sont occupé auparavant de Catalina. Elle y décrit comment « elle l'a trouva dans sa chambre » (de fait il s'agissait du petit bouquin de ma re-édition que j'avais envoyé à sa mère et qu'elle lui conseilla vivement de consulter). D'après le texte de l'académicienne, Catalina de Erauso semble échapper une fois de plus, comme toujours, à tous ceux qui ont voulu l'enfermer ou la limiter ainsi sot-il dans une prison littéraire. L'année dernière la célèbre romancière a dicté une conférence sur le thème à l'Institut Français de l'Amérique Latine, à Mexico.

En 1995, Pedro Rubio Merino publia à Séville, aux éditions du Chapitre de la Cathédrale, deux manuscrits inédits de l'autobiographie, conservés dans l'archive de cette cathédrale.

Deux romanciers espagnols, Luis Castresana et Ricardo Ibañez Orti, plus proches de Pérez de Montalván que de Delay, n'ont pas ressenti des scrupules pour écrire ses romans historiques du même sujet et titre, en 1996 et 2004 respectivement.

D'autres re-éditions de l'autobiographie sont : *The Lieutenant Nun*, en 2001, par l'Université de Texas, et celles du texte en espagnol par Angel Esteban Porras del Campo, en 2002, et par Rima de Balbona, à l'Université de St. Thomas. La dernière re-édition vient d'être publiée au Chili par Juanita Gallardo sous le titre *Confesiones de la Monja Alférez*.

Mais, qui était en réalité cette femme ? Il est grand temps de s'approcher d'elle.

Personnage qui habite encore l'imaginaire populaire des pays de langue espagnole, la Nonne Militaire d'Espagne, la nonne porte-drapeau ou enseignante : la « Monja Alférez », n'a pas eu la fortune qu'ont connue, dans de nombreuses langues, quelques-uns des êtres fantasques que l'Espagne a produit. Au contraire de Don Juan, dont elle est à maints égards le revers, doña Catalina de Erauso a été injustement méconnue. Son histoire, publiée à plusieurs reprises, n'a pas été prise en compte comme elle le méritait par les mouvements féministes ou parmi ceux qui prônent la libération sexuelle. Et pourtant sa vie est un exemple de liberté farouche envers les contraintes imposées à son sexe.

La vie mouvementée de cette femme hors série provoque en nous, encore aujourd'hui, plusieurs sujets d'étonnement et de réflexion. Le danger, néanmoins, est grand de se limiter, comme ce fut le cas pour ses contemporains, à la surface du phénomène (dans toutes les acceptions du mot), et de ne voir de son existence que les aspects curieux ou les péripéties d'un roman d'aventures. Les aventures ont belle et bien existé, mais il n'en est pas moins vrai que son véritable défi se situe au-delà des voyages et des actions guerrières ou des actes excessifs d'un fantassin hypersensible qui dégainait son épée à la moindre provocation au grand dam de ses offenseurs.

Il faut saisir le drame de Catalina de Erauso hors du quiproquo du travestissement. Son déguisement va au-delà de l'habillement. Transsexuelle d'avant la médicalisation des conduites sexuelles, cet être extraordinaire a pu vivre sans bornes le roman que d'autres ne sauront habiter qu'à travers les songes, le délire, la fantaisie ou le symbolique. Tout cela a eu lieu à une époque considérée comme l'une des plus répressives à l'égard de la femme.

La lecture de ce texte innocent que nulle préoccupation d'ordre moral ou existentielle ne hante, nous plonge dans l'un des aspects les moins étudiés du Siècle d'Or Espagnol, époque sur laquelle on a tant de préjugés et d'idées reçues. Doña Catalina de Erauso appartient à ce groupe d'êtres qui évoluent au fond de la scène, dans les parties les plus sombres, tandis

que les grands personnages de cette époque déclament, sur l'avant-scène, le discours de la Grandeur. Il faut donc la situer à côté d'Antonio Pérez, le retors secrétaire de Philippe II, de la princesse d'Eboli, de Villamediana...

« Difforme comme on pouvait l'être en Espagne au XVI^{ème} siècle » a écrit Montherlant. Ces « difformités », soient-elles physiques ou morales, ont conduit ces personnages mineurs à tisser un récit qui se développe en contrepoint des oeuvres et des magnifiques réussites que l'Espagne a réalisée à l'époque. Il y avait les exploits de la parole et les exploits de l'épée: la Littérature et la Conquête. Dans ce creuset, ces êtres hors série ont essayé de se frayer un nouvel espace pour agir hors des normes en usage à cette époque. Quoique moins connus, les exploits vers la conquête de ces espaces interdits définissent aussi ce siècle prodigieux. Pour mener ces activités, il fallait maîtriser l'art périmé de la prudence extrême et faire usage de déguisements avec une rare subtilité pour échapper au regard omniprésent de la Sainte Inquisition (qui s'acharnait le plus souvent sur le menu peuple).

La démarche que, de nos jours, conduisent maints chercheurs en provenance de disciplines diverses pour découvrir la vraie histoire de la sexualité (et dans un sens plus élargie celle des mentalités), ne saurait mépriser ce document qui apporte une information précieuse sur l'attitude que l'époque a montré envers le personnage.

Curieusement, à partir du moment où sa vraie identité fut connue, sa vie fut plus objet d'admiration que de condamnation. Elle a coudoyé les grands de la terre: Evêques et Vice-rois aux Amériques, Sa Catholique Majesté et le Pape en Europe, ni plus ni moins. On peut se demander si des sujets semblables, devenus entre temps de « malades » auraient mérité à notre époque de pareilles attentions de la part des grands. Si elle fut remarquée, ce ne fut point pour la ségréguer ou pour l'étiqueter, mais plutôt pour la montrer en exemple.

Il est évident que cette autobiographie na pas été conçue par Catalina comme un travail littéraire (tâche qui était d'ailleurs aux antipodes du personnage) mais plutôt comme une démarche bureaucratique nécessaire pour convaincre le Roi d'Espagne que ses services méritaient bien une pension, ce qui explique peut-être le style très simple et les allusions constantes aux faits d'armes. Le récit s'arrête lors de son voyage en Italie au moment où elle obtient du Roi et du Pape ce qu'elle voulait : la pension recherchée et le droit de s'habiller dorénavant en homme. Comme elle n'avait point le désir de montrer plus d'elle-même ou d'exprimer ses projets pour l'avenir, on ne trouve donc pas, dans ce texte, aucune trace des années postérieures de sa vie qui se déroulent en Nouvelle Espagne. Cette époque a été, en revanche, décrite dans les biographies publiées à Mexico après sa mort, moins heureuses que le texte récupéré par Ferrer, elles sont devenues introuvables de nos jours; et comme tant d'incunables

et de documents précieux jadis propriété des archives mexicains, elles doivent se trouver aujourd'hui dans quelques collections anglaises ou américaines. Ces biographies furent néanmoins consultées par quelques historiens et chroniqueurs mexicains du XIX^{ème} qui en ont fait mention.

Si cette histoire est arrivée jusqu'à nous, c'est bien grâce aux efforts de don Joaquín María de Ferrer. L'éditeur fit précéder le texte de Catalina d'une longue préface dans laquelle il a exprimé des idées personnelles sur le cas lesquelles, à leur tour, méritent une réflexion sur ce que pouvait penser à ce sujet un libéral gentilhomme Espagnol du XIX^{ème}.

Mais, quel fut l'intérêt de Ferrer pour faire publier ce texte dans plusieurs langues ? Il se présente lui-même en naturaliste: « J'ai cru que son histoire devait être publiée (...) comme un nouvel exemple propre à augmenter la collection de ces rares phénomènes qui méritent d'exciter la curiosité du physiologiste et du philosophe comme celle de l'homme d'état ».

Sa démarche s'avère moins innocente si on la situe dans le cadre des péripéties de sa vie. Celle-ci a suivie — toute proportion gardée — un certain parallélisme avec l'itinéraire de la Monja Alférez. Originaire lui aussi de Guipúzcoa, don Joaquín María de Ferrer y Cafranga a séjourné pendant sa jeunesse en Amérique du Sud, notamment à Buenos Aires et à Lima, et y a fait fortune « con oro y no con acero » (avec de l'or et non pas avec de l'acier) suivant le mot de Quevedo. L'époque de la conquête armée étant depuis longtemps close, les dernières années du XVIII^{ème} et les premières du XIX^{ème} permettaient encore, en revanche, des grandes conquêtes économiques.

Une fois sa fortune faite, Ferrer retourne en Espagne et participe très activement en politique. Moins fortuné que sa concitoyenne avec Philippe IV, il dû échapper à la persécution et la condamnation de Ferdinand VII contre les députés qui voulaient imposer une constitution libérale à l'absolutisme des Bourbons. Le député pour Guipúzcoa et Biscaye dû se réfugier à Paris et pendant son séjour il fit publier, outre la biographie de Catalina de Erauso, *L'esprit de Cervantès*, *Le diable boiteux* et un Quichotte en miniature.

Lors de l'amnistie octroyée par la reine María-Cristina, Ferrer retourne à la Chambre. Il sera par la suite Maire de Madrid et Chef du Gouvernement pendant la régence du général Espartero (1840).

Pendant son exil, la vie mouvementée de Catalina a dû représenter pour lui à la fois un exemple et un espoir. Elle lui permit de montrer par le biais d'un personnage légendaire, la valeur des Biscayens: une femme de ce pays avait tenu face aux soldats Espagnols et montré plus d'hardiesse et de valeur qu'eux. La démarche de Ferrer est en réalité le dernier exploit du clan des Biscayens qui a accompagné la vie de la nonne en fuite. On est surpris, en effet, de voir toujours apparaître, aux moments les plus dangereux, comme dans un film d'action, un ou plusieurs concitoyens

pour ajouter leurs épées à la sienne, pourtant si redoutable, dans les querelles qui opposaient aux autorités Castellanes ces Biscayens turbulents.

Historien enthousiaste et tenace, Ferrer, en bon chercheur du genre paranoïde (ceux dont l'attitude de suspicion obsessionnelle est du plus utile), a su découvrir à partir d'un décalage de dates et de pièces d'identité qui ne coïncident pas, que cette histoire de déguisements cachait une autre. Il a émis l'hypothèse que l'héroïne de ce récit n'a pas été en réalité la vraie Catalina de Erauso. C'est une autre femme, une inconnue, celle qui aurait emprunté le nom de la nonne enfuie. Biscayenne comme Catalina mais de quelques cinq ans son aînée, elle aurait entendu la première partie de son histoire qu'elle a fait la sienne, et puis elle aurait ajouté ses propres faits d'armes. Cela expliquerait pourquoi lors de son séjour aux Cours espagnole et pontificale elle n'a pas songé à se présenter à Saint-Sébastien de Guipuzcoa où la mystification aurait pu être mise au découvert. Des situations semblables ont été signalées quelques fois ici et là, qu'il s'agisse d'un écrivain soviétique Prix Nobel, d'un partisan en Yougoslavie, d'un guérillero mexicain de la Révolution, etc. Dans ce cas, le drame de la femme qui parle dans le récit aurait été le fruit d'un double déguisement, le mystère d'une double négation. Un cas singulier de mise en abyme dans ce récit turbulent. Après tant de siècles écoulés, le personnage que l'écriture a façonné pour la légende mérite d'être, comme elle l'a assumé et voulu, un seul et le même.

Mais cette histoire dont la plus grande partie se déroule en Amérique doit aussi être comprise comme le fruit de l'influence que ce continent a exercé sur tous ceux qui ont contribué à l'élaboration du livre: Erauso a façonnée sa vie et sa renommée en Amérique espagnole, Ferrer y a fait sa fortune, Heredia était né à La Fortuna (Cuba)... Même Pérez de Montalván avait un riche admirateur péruvien qui lui envoyait des cadeaux qu'il faut supposer magnifiques. La grande aventure de l'Amérique (« faire l'Amérique » se disait alors) avait marqué dans tous les sens l'âme et l'imagination des Espagnols. Les moindres furent ceux qui suivirent la devise du *Maître de Santiago* de Montherlant : "Que l'on dise: il na jamais été à Tehuantepec !". Les Tehuantepec, les Potosí, les El Dorado, les Tequendam, tentèrent tous ceux qui voulaient échapper à la misère de l'Espagne:

Triste España sin ventura
 todos te deben llorar,
 desprovista de dulzura,
 para nunca en ti tornar.

Juan de la Encina

[Triste Espagne sans bonheur / tous doivent te pleurer, / dépourvue de douceur, pour ne jamais revenir à toi.]

L'aventure représentait un beau défi, le meilleur, pour le soldat qui mûrissait, on ne sait depuis combien d'années, on ne sait à travers de quels troubles, dans l'âme de la petite Erauso. L'époque offrait à Catalina, en plus, un des stéréotypes masculins les plus achevés de l'histoire: le *Conquistador*. Du soldat espagnol en Amérique conquise (dont la conduite était bien différente de celui qui séjournait à Séville ou à la Cour), elle saura faire siens les us et coutumes surtout en ce qui concerne le goût de l'aventure, la lutte, l'honneur, l'endurance, la valeur, le vice du jeu, la fierté. Quant au rôle du séducteur, elle fut beaucoup plus prudente. Au Tucuman une mère prévenante veut marier son laideron de fille au sympathique fantassin, et un riche chanoine a la même idée pour sa plus jolie nièce; Catalina finit par s'échapper. Bien que Ferrer nous fait savoir qu'elle aimait les femmes « et parmi celles-ci les jolies et non les laides », sa vie amoureuse ne se situa jamais au même niveau que ses aventures d'épée.

En fait la seule passion dont l'histoire a gardée mémoire se présente à la fin de sa vie, quand elle s'est établie comme *arriero* (conducteur des caravanes de mulets entre Veracruz et Mexico), loin des aventures de sa jeunesse. Ayant été chargée de la garde d'une belle fille qui allait se marier, elle fût prise d'une telle ardeur pour la fiancée qu'elle en arriva à défier en duel le futur mari qui l'empêchait de la visiter. Celui-ci refusa le défi et un groupe d'amis réussit à apaiser doña Catalina.

La lecture de cette biographie nous invite à quelques réflexions. D'abord, comment fut-il possible que vivant au milieu de soldats, sur le navire ou dans la caserne, personne n'ait jamais soupçonné la vraie nature de ce soldat? On peut penser que les règles normales d'hygiène de l'époque n'obligeaient point à des ablutions le corps nu et l'histoire nous dit qu'elle ne se baignait jamais (tout comme Monsieur Quatorze). Mais n'y avait-il pas des occasions où il fallait bien se dénuder (après la bataille pour soigner les blessures par exemple)? Ce garçonnet que quelques-uns prenaient pour un castrat n'a-t-il jamais été victime d'avances ou d'attouchements plus ou moins hardis de la part de ses compagnons d'armes?

Ensuite: son déguisement n'a rien à voir avec la démarche du travesti dans le théâtre shakespearien et moins encore avec les motivations de la petite Dorkion qui, aimant les éphebes de l'Alexandrie cosmopolite du IV^{ème} siècle avant JC, n'a rien trouvé de mieux pour attirer son attention que de s'habiller en garçon. La Monja Alférez nous rappelle plutôt le Chevalier d'Eon bien que la similitude entre eux ne soit que trop superficielle. L'une, soldat, tuait avec l'épée, l'autre, diplomate avec la parole... Tous deux nous permettent d'envisager les relations qui se sont établies entre le sexe déguisé et le Pouvoir qu'ils ont servi.

Philippe IV su reconnaître la valeur et l'habileté militaire de Catalina à qui le Pape va réaliser son désir le plus cher en l'autorisant à s'habiller en

homme (et cela en dépit d'un Urbain VIII qui n'aimait guère les Espagnols). Louis XV, en revanche, afin de l'éloigner des activités publiques, ordonne au Chevalier de s'habiller dorénavant en femme. La vierge guerrière conquiert la reconnaissance de sa virilité. Le diplomate intrigant subit l'imposition d'une féminité qui l'annihile.

Il existe une autre figure qui fait contrepoids à la Nonne Enseigne dans ce grand théâtre du Monde qu'est la Nouvelle Espagne: il s'agit de Soeur Juana Inés de la Cruz, la célèbre poétesse Mexicaine.

Le mystérieux correspondant connu sous le nom du Chevalier du Phénix, lui a un jour écrit ceci :

Vive Apolo, que será
Un lego, quien alabare
Desde hoy a la Monja Alférez
Sino a la Monja Almirante

[Vivat à Apollon, qui sera / un ignorant celui qui louait / des maintenant à la Nonne Enseigne / au lieu de la Nonne Amiral !]

Les vies de ces deux femmes qui ne se sont jamais rencontrées, montrent des contrastes saisissants. Religieuses sans vocation les deux, aimant les femmes « et parmi celles-ci les plus jolies » (Les poèmes de la Mexicaine dédiés à la vice-reine, doña María Luisa Gonzaga Manrique de Lara, Comtesse de Paredes et Marquise de la Laguna, sont des plus ardents de la littérature en langue espagnole), leurs chemins suivent des directions les plus opposés. Catalina est sans charme. Juana est la beauté la plus délicate de la Cour. La Biscayenne fraye sa vie avec l'épée au milieu de maintes incommodités au Chili et au Pérou. La Mexicaine construit sa gloire avec la plume au milieu de l'admiration générale dans la riche Ville Impériale de Mexico. L'une n'existe que grâce à l'action, l'autre seulement grâce aux mots: La vallée des larmes et le Parnasse. La vierge des souffrances de la chair et la vierge des souffrances de l'esprit. La terre et les noues.

Curieusement, un admirateur péruvien avait demandé un jour à Soeur Juana Inés de la Cruz de "se convertir en homme". Elle lui répondit par un poème qui est une vraie confession sur le vécu corporel et les appétits de la géniale nonne:

Yo no entiendo de esas cosas:
sólo sé que aquí me vine
porque, si es que soy mujer,
ninguno lo verifique.
Con que a mí no es bien mirado
que como a mujer me miren,
pues no soy mujer que a alguno
de mujer pueda servirle,

y sólo sé que mi cuerpo
sin que a uno u otro se incline,
es neutro, o abstracto, cuanto
sólo el Alma deposite.

[Je ne comprends ces choses là / je sais seulement que si je suis ici venue / c'est parce que si je suis une femme / personne ne le vérifie. / Parce qu'il n'est pas bien vu / que comme à une femme on me regarde / puisque je ne suis une femme / qui à quiconque de femme puis servir. / Je sais seulement que mon corps / sans penchants pour l'un ou pour l'autre, / est neutre ou abstrait tandis / que seule l'âme s'y dépose.]

La différence la plus aiguë de la biographie des deux nonnes concerne la réponse que l'Église a donné à chacune d'elles. Au Nouveau Monde, une fois découverte sa vraie nature, Catalina a reçu l'appui empressé des évêques de Guamanga, de Lima, et de Santa Fé de Bogotá. À Rome, elle a joui de l'accueil chaleureux et l'admiration du Sacre Collège et a reçu l'autorisation papale de s'habiller dorénavant en vêtement masculin. Le sort de Juana-Inès a été tout autre. Les archevêques de Puebla et de Mexico réussirent à l'imposer le silence quand l'hiéronymite a démontré d'être, en plus d'une haute poétesse, une théologienne d'une grande subtilité. La culture des lettres divines et humaines, la liberté intellectuelle et la critique érudite aux opinions de quelques théologiens de son temps, a été pour l'une un crime plus punissable que l'excès de l'usage de l'épée et le travestissement par l'autre.

Mais peut-être, pour en revenir à Catalina, ce qui frappe le plus le lecteur contemporain de ces *Mémoires*, c'est apprendre que cette femme, qui n'a accepté de dévoiler son état que pour échapper au châtement mérité pour le crime qu'elle avait commis, avait su garder au plus profond de son âme agitée le culte de la virginité propre de la petite nonne qu'elle a été. Elle, qui a tout osé, s'est bien gardée d'enfreindre ce grand interdit chrétien. C'est sans doute grâce à cet état que l'inspection médicale a établie à Lima que Catalina a pu accéder à la renommée que son époque lui a octroyé. Les hommes du pouvoir tant politique que religieux, ont bien perçu que le caractère d'« admirable » qu'ils lui ont donné tenait justement au fait qu'au fonds de cette révoltée restait intact le symbole du pouvoir masculin sur le corps de la femme. Catalina, vierge soldat, homme chaste, virago turbulent, défend par l'épée les biens terrestres du Roi, son seigneur, en même temps qu'elle défend des autres le bien de son corps qui, seul, peut appartenir à son Céleste Époux. On comprend alors qu'à sa mort le célèbre évêque de Puebla, don Juan de Palafox y Mendoza, ait disposé des funérailles de rang élevé pour cette « femme exemplaire ». Et ceci explique peut-être que son autobiographie s'achève justement au moment où des jeunes filles napolitaines veulent se moquer d'elle, c'est à dire au moment

où elle est confrontée aux périls des jeux, des regards, des sourires et des demi-mot des femmes; plus dangereux pour elle que la guerre dans l'Arauca, ou les duels, ou les souffrances de la navigation en haute mer, ou la marche éprouvante sous le dur soleil des Andes:

Madame Catalina, où est le chemin?

Mesdames les putes, à vous donner cent claques, et cent coups d'épée à qui voudra vous défendre.

La robe était sans doute sa pire ennemie, car il lui fallait s'y défendre par la langue et non par l'épée. Le seul mot d'esprit de toute sa vie aurait été sa réponse au cardinal Magalon qui se permit de lui dire lors de son séjour triomphal à Rome en juin 1626, que son seul défaut était "d'être Espagnol".

Il me semble Seigneur, sous le respect dû à votre seigneurie illustrissime, que je n'ai pas d'autre qualité.

La seule explication que doña Catalina de tous et chacun des actes de sa vie fut qu'elle avait toujours agit « par son seul plaisir ».

Le personnage défie encore les historiens et les psychiatres. S'agissait d'un cas de ce que l'on appelle aujourd'hui transsexualisme ? L'étiquette introduite dans le langage médicale par Caldwell est encore de nos jours *terra ignota* et poser des diagnostics modernes aux personnages du passé est une démarche vouée à l'insouciance. Était-elle atteinte d'une pathologie endocrinienne ? Quel mécanisme psychologique a été à l'origine de son *travestisme* ? Quelle condition neurobiologique on peut évoquer pour expliquer sa constante violence ? Ce sont quelques questions parmi beaucoup d'autres.

Ferrer a mis en exergue de sa re-édition une phrase de Catalina en langue basque :

Humantesa izáteco jáyo-ninzan

Bañan bídé gaitzean galdu-ninzan

[Je naquis pour être héroïne, mais / Je me trompai dans un si difficile chemin.]

Voici une raison de plus pour la respecter, l'admirer et l'aimer.

RÉFÉRENCES

- Pérez-Rincón H. (1989), "Présentation", en *Histoire d'une femme autre: Vie de Doña Catalina de Erauso, "la nonne enseigné"*. Facsimilé de l'édition de 1830, chez Bossange Père, Libraire, préparé par Don Joaquín María de Ferrer. México, pp. VII-XXI.
- Pérez-Rincón H. (1997), "La Tierra y las Nubes. Eros y corporalidad en dos monjas extraordinarias del siglo XVII", *Revista de Neuro-Psiquiatría* (Lima) (LX) 4: 233-239.
- Pérez-Rincón H.: (1998), "Catalina de Erauso, la Monja Alférez", *Psicopatología* (Madrid) (18) 1: 13-15.
- Historia de la Monja Alférez, Doña Catalina de Erauso, Escrita por ella misma e ilustrada con notas y documentos por D. Joaquín Ma. de Ferrer.* Prólogo de D. José María de Heredia, de la Academia Francesa. Madrid: Biblioteca de "El Sol". Tipográfica Renovación, 1918.
- Delay F. (1994), *Catalina*. Enquête. Paris: Seuil.
- Quincey Th. De (1980), *La Nonne Militaire d'Espagne (The Spanish Military Nun)*. Traduction de Pierre Schneider. Paris: Mercure de France.